

Avec Griffith, la recherche de l'expression sentimentale l'emporte sur tout. Si elle descend parfois jusqu'à la niaiserie, elle se hausse si bien d'autres fois jusqu'à l'émotion qu'on lui pardonne volontiers ses faiblesses.

Le *Lys brisé* et *A travers l'orage* sont actuellement, sans aucun doute, les deux chefs-d'œuvre du cinéma dramatique. Mais lorsqu'on est resté longtemps enfermé dans une chambre noire, la plus faible lumière éblouit davantage qu'au jour le grand soleil, et je comprends ici tous les enthousiasmes. Je comprends que ceux qui ont approché l'écran et qui en connaissent les présentes misères restent comme écrasés par tant de science, soient stupéfaits par l'expression d'un génie aussi volontaire. Pourtant la foule ne saurait subir les mêmes réactions et je crois qu'il appartient surtout à la critique d'essayer de juger les œuvres en les situant mieux dans le temps. Il importe bien moins au vulgaire de savoir, par exemple, que telle céramique représente, en raison de la matière, des vernis, des procédés employés, un merveilleux progrès technique, que de trouver à sa contemplation un plaisir nouveau. La foule réclame de la joie d'abord. C'est assez logique. Le métier doit s'effacer devant l'émotion. La valeur du *Lys brisé* et d'*A travers l'orage*, si admirables que nous paraissent ces films, reste donc toute relative.

Il en fut toujours ainsi aux grandes époques de formation d'un art. Et qu'admirons-nous dans les peintures naïves de Ducco et de Cimabüe, sinon, déjà, en puissance, tout l'art de Giotto, et dans Giotto, tout l'art de Raphaël ?

Le cinéma a eu aussi ses catacombes au sous-sol du Grand-Café. En attendant qu'il connaisse la plénitude des grandes œuvres, le *Lys Brisé* et *A travers l'Orage* restent fort émouvants et représentatifs.

*Intolérance*, puis *Les Cœurs du Monde* nous révélèrent D. W. Griffith. C'est le premier grand nom du cinéma.

Puisque, dans l'état actuel du développement de cet art, rien ne peut — sans outrecuidance, et sans danger — vouloir être complet ni définitif, il nous plaît de reconnaître en Griffith un maître qui a su borner son ambition à un effort constant, volontaire, à une recherche tenace de création. Cet artiste crée. Chacune de ses réalisations, longuement et patiemment étudiées, mûries, nous révèle quelque noble vérité. Ainsi son génie s'affirme soucieux d'émotion grave. Trop de problèmes sans doute se posent à la fois pour que les efforts ne trahissent pas un certain désordre, mais c'est assez que quelqu'un nous donne une œuvre qui porte en elle, déjà, par la qualité de la recherche, par la science technique, par la richesse des idées, toutes les grandes œuvres futures.

J'ai cité tout à l'heure Ducco et Cimabüe. L'art de D. W. Griffith présente bien des analogies avec l'art de tous les primitifs. Les mêmes qualités et les mêmes défauts s'y retrouvent ; la discipline en est le caractère dominant ; la recherche de la précision y provoque souvent la sécheresse, le souci de l'exactitude y devient parfois minutie, la passion de la vérité, brutalité ; le lyrisme enfin, cet élan, ce souffle qui animait déjà les œuvres de Thos. Ince et sans quoi une œuvre n'est point grande et ne règne pas, en est presque totalement absent.

Dans ses films, Griffith s'élève rarement jusqu'à la puissance (excepté à la fin d'*Intolérance*) et le choix des moyens d'expression témoigne souvent d'une certaine puérité fatigante (la voix du Bien dans la *Rue des Rêves*). Le sujet choisi présente, lui aussi, les mêmes caractères, mais Griffith est essentiellement américain. Et si les pri-

mitifs ne peignirent avec leur cœur que des madones naïves, c'est qu'ils avaient tout à découvrir dans leur art renouvelé et qu'ils préparaient ainsi la venue des grands maîtres en qui s'affirma la Renaissance.

L'art de D. W. Griffith tire sa force de la sobriété.

D. W. Griffith concentre sur le sujet choisi, sur l'émotion qu'il extériorise, toute l'attention du spectateur. C'est ainsi que, dans le *Lys Brisé* et *A travers l'Orage*, le martyre poignant de l'héroïne est traduit avec le maximum d'intensité réaliste et nous est volontairement rendu odieux. Le fait-divers se hausse jusqu'à la tragédie. Griffith s'empare des personnages, les scrute, les pénètre, et les éclaire. Si leur psychologie nous apparaît un peu sommaire, c'est qu'elle est telle en sa réalité.

Griffith ne redoute pas certaines outrances. Il veut manifestement qu'aucune équivoque ne soit possible. Il se souvient du public auquel il s'adresse et qu'il a, pour ainsi dire, expérimenté ; et ce public est d'abord celui de son pays. Ainsi la mimique du boxeur du *Lys Brisé* aboutit parfois à la grimace, ainsi le professeur dans *A travers l'Orage* semble une charge excessive, mais un tel grossissement n'intervient qu'afin que le personnage s'oppose plus violemment aux autres personnages idéalistes, dont la douceur passionnée et mystique ne se violente qu'à l'instant où le drame parvient à son point culminant.

Nous retrouvons là l'éternel et simple contraste, dans cette lutte du beau et du laid, du bien et du mal, employé à l'origine de tous les arts pour exalter la foule.

Ce contraste provoque naturellement le choix de la cadence même du film. Un rythme lent s'oppose à un rythme rapide : image calme, harmonieuse, baignée d'idéal, et image brève, ramassée, violente. Ainsi le désordre de l'action brutale et du crime sera rendue plus profondément sensible en face de l'harmonieuse beauté de l'amour heureux et du rêve. Qu'on se rappelle les scènes si parfaites du combat de boxe dans le *Lys Brisé* alternant avec les scènes de muette admiration de l'homme jaune devant l'enfant secourue et parée en idole.

Le *Lys Brisé* révèle encore une composition savamment méditée et admirablement expressive. Personne chez nous, si ce n'est parfois Abel Gance et L'Herbier, n'a jamais approché la virtuosité de D. W. Griffith dans le maniement des éclairages. Il joue du blanc et du noir avec une science inouïe.

Les divers tableaux témoignent d'une observation aiguë et d'un grand souci de composition. Si D. W. Griffith fait parfois preuve de mauvais goût, on admire néanmoins son souci du détail poussé jusqu'à la perfection — j'ai dit aussi, parfois jusqu'à la minutie — par quoi pourtant jamais n'est rompue l'unité de l'ensemble. C'est que les moyens employés, soigneusement choisis, sont efficaces. Par là D. W. Griffith atteint au style, et ce style ne s'est jamais montré plus personnel que dans *A travers l'Orage*.

L'atmosphère des scènes est toujours juste. Un petit nombre de décors simples suffisent, mais avec quel art et quelle conscience ils sont réalisés. Nulle déclamation, nul étalage pompeux de science inutile : l'artiste transpose la vie. Où il veut, comme il lui plaît, avec une foi incomparable et tranquille, il enferme sa vision des choses en un décor idéal qui sera pour nous plus vrai que la réalité même.

À la discipline que D. W. Griffith s'impose il soumet également ses interprètes. De là ce souci de composition, cette stylisation des personnages, ces attitudes recherchées qui expriment avec un maximum d'intensité le